

L'ART DE PERDRE

Nostalgie !

D'ALICE ZENITER



Au moment où sortent en librairie deux ouvrages emplis de nostalgie évoquant l'Algérie, l'enfance, la jeunesse et la mémoire d'Outre-France de leurs auteurs «pieds noirs», nés de l'autre côté de la Méditerranée⁽¹⁾, paraissait chez Flammarion,

«L'Art de perdre», Prix Goncourt des Lycéens, chronique d'une autre nostalgie, plus rare par son thème, narrant les péripéties de l'exil en France de la famille d'un «harki», autrement dit un «indigène» supplétif de l'armée française, rapatrié lui aussi.

C'est sa petite-fille Alice Zeniter, née d'un père algérien et d'une mère française qui raconte l'exode du notable kabyle, Ali, son grand-père. Reconstituant minutieusement, à travers trois générations, les tribulations d'une famille qui ressemblerait beaucoup à la sienne, loin de ces montagnes de Kabylie qu'elle n'a pas connues, qui ne lui «disent rien» mais dont pourtant les «vrais-faux» souvenirs la taraudent, alors même que sa famille ne parle jamais de l'Algérie.

Alice Zeniter est née en 1986, à Clamart (Hauts-de-Seine). Après ses études secondaires,

elle rentre à l'École Normale Supérieure, puis, en 2013 elle est chargée d'enseignement à l'Université Paris-Sorbonne Nouvelle.

A 32 ans, «L'Art de perdre», est déjà son troisième roman, saga familiale, véritable épopée romanesque qui met en scène un destin qui ressemble à celui des siens, destin qu'aucun d'entre eux ne lui a jamais conté.

Un choix douloureux

Héros de la guerre de 14-18, décoré pour ses valeureux faits d'armes notamment à Monte-Cassino, à son retour au pays, dans la montagne, Ali, l'ancêtre à la tête d'une nombreuse famille, le paysan aisé, le notable, tout naturellement fréquente avec les colons locaux, le cercle militaire.

Jusqu'à la fin des années cinquante, il n' imagine pas que les Français, la toute-puissante autorité coloniale, puisse être défaite.

Tout le pays subit les troubles et les atrocités de la Guerre d'Algérie, FLN contre OAS, pas de merci. Ali et sa famille se retrouvent pris entre deux feux, traîtres pour les uns, «bicots» pour les autres. Au final, après moult difficultés, la famille sera en partie «exfiltrée», s'embarquant à Alger pour Marseille, sans avoir emporté de Kabylie la moindre valise pour ne pas éveiller les soupçons.

Ali a plusieurs enfants dont Hamid qui aura

lui-même en France plusieurs filles dont Naïma, porte-parole de l'auteure qui, quelque trente années après ce départ d'Algérie, tente de reconstituer les étapes, «*donner une forme, un ordre, à ce qui n'en a pas, n'en a peut-être jamais eu*».

Car son père, Hamid, regardant résolument devant lui sans se retourner, n'a jamais voulu parler de l'Algérie, ni de la façon dont, en 1962, ils sont arrivés en France. Il n'en a dit mot ni à sa femme, française, ni à ses filles ; pas plus que son père, Ali, le grand-père de Naïma, n'a lui non plus évoqué aucun souvenir. Elle sait seulement qu'un jour il a jeté ses médailles militaires dans le vide-ordures.

Sa grand-mère, elle aussi est restée muette : elle ne parle qu'arabe alors que ses enfants et petits-enfants, sans doute désireux de s'intégrer, ne connaissent que le français appris à l'école.

Du roman familial, la narratrice ne connaît que la légende savamment entretenue de ce pressoir à olives charrié par le torrent de Kabylie, tout près de la maison, et qui apportera la prospérité à sa famille qui, dès lors, cultivera les oliviers pour en extraire de l'huile. C'était l'époque où Ali était alors envié de tous, prospère et plusieurs fois médaillé -ce qui l'autorisera à fréquenter le cercle militaire de sa petite ville de Kabylie jusqu'au jour où cela lui deviendra fatal-, d'autant qu'il n'a nulle envie de fraterniser avec le FLN dont fait partie une famille rivale de cousins jaloux.

Pris entre deux feux, il n'a pas collaboré activement avec les Français, les colons, l'armée, mais il n'a pas non plus rallié la cause des rebelles indépendantistes.

Une vie de renégats

Il doit quitter l'Algérie, bienheureux encore que cela lui ait été possible. Il se retrouvera

parqué derrière les barbelés du camp de Rivesaltes.

Lui, l'ancêtre envié et respecté, se retrouve avec sa famille, sous la tente, à peine nourri, dans le froid et la boue. Ses enfants vont se disputer. Il mange la maigre pitance qu'ils lui apportent. Ali se replie, se renferme sur sa honte, et se mure dans le silence.

L'Algérie nouvelle ne veut plus d'eux, ils ne transmettra pas «l'algéritude» à sa descendance. Il restera bouche cousue.

C'est pour toute la famille, une intégration à leur corps défendant qui se poursuivra deux ans encore au camp de Jouques, petites maisons contre travail forestier.

C'est là qu'au café du village le patron refusera de lui servir une bière. Même quand il se présentera à nouveau bardé de toutes ses médailles, il restera transparent, on refusera de la servir.

Une marche vers l'intégration

Troisième étape, une HLM, dans l'Orne, dans la banlieue de Flers, en dehors de la ville.

Les enfants vont à l'école, mais Hamid, bon élève, se révolte et quitte sa famille pour tenter l'aventure à Paris. Entre petits boulots et études de droit, il rencontre une jeune provinciale, d'une famille banale de Français moyens, c'est Clarisse, la mère de Naïma.

Leur vie de couple est très finement racontée, dominée par les silences et les non-dits d'Hamid toujours verrouillé dans son silence, au grand regret de Clarisse qui finit, à force de patience, par l'amadouer. D'autant que la vie à la campagne où ils s'installent contribue à arrondir les angles de cet enfouissement abrupt du passé.

Et ce sera finalement la fille d'Hamid qui, pour son travail de galeriste sera amenée, après

moult hésitations, à retourner en Algérie, et en Kabylie, se libérant ainsi d'un passé aussi tenace que méconnu et de l'obsession d'une Algérie qui a changé et qui n'existe plus que dans les fantasmes familiaux.

Aujourd'hui est un autre jour.

A Paris comme à Alger et même en Kabylie.

CATHERINE BERGERON

⁽¹⁾ «*Une terrasse en Algérie*» de Jean-Louis Comolli, aux éditions Verdier, et «*Je voulais*

leur dire mon amour» de Jean-Noël Pancrazi, chez Gallimard.

«L'ART DE PERDRE» d'ALICE ZENITER :

*Prix littéraire du Monde 2017,
Prix des libraires de Nancy 2017,
Prix Goncourt des lycéens 2017.*

*Choix Goncourt de la Pologne, de la Belgique,
de la Suisse, de l'Espagne, de la Roumanie*

Editions Flammarion, 512 pages, 22 €